

VIVE LE MARXISME-LÉNINISME-MAOÏSME !
VIVE LA GUERRE POPULAIRE !

Confucius dans la Chine moderne

Lou Sin

29 avril 1935

Des journaux changhaïens ont rapporté récemment que, à l'occasion de l'inauguration d'un temple dédié à Confucius, à Yushima [Rue de Tokyo] au Japon, le général Ho Kien [Militariste réactionnaire du Kuomintang], gouverneur de la province du Hounan, avait offert en don un portrait du sage, tiré de sa collection personnelle.

A vrai dire, le Chinois moyen n'a aucune idée des traits de Confucius; car, s'il est vrai que depuis les temps anciens, chaque district a invariablement un temple dressé à la mémoire du sage, on n'y voit généralement point de portrait du défunt.

L'usage veut que portraits ou statues soient plus grands que nature pour les personnages vénérables; mais toute image paraîtrait sacrilège lorsqu'il s'agit du plus vénérable, d'un sage comme Confucius, il vaut donc mieux qu'il n'en existe pas.

On voit que ce n'est pas sans fondement.

Comme Confucius n'avait pas laissé de photo, nous ne pouvons naturellement pas dire comment il était réellement fait; d'ailleurs, le peu de descriptions dont nous disposons sont, que nous sachions, fantaisistes.

Tout sculpteur qui tenterait d'en créer une nouvelle image ne pourrait compter que sur sa propre imagination, ce qui est encore moins rassurant.

En fin de compte, les confucéens sont obligés d'adopter l'attitude de Brand [Personnage de Brand, pièce en vers d'Ibsen. «Tout ou rien» est une parole qu'il a prononcée]: «Tout ou rien. »

Cependant il arrive parfois que l'on tombe sur des portraits du sage. J'en ai vu trois: une illustration des Anecdotes de Confucius [*Ouvrage enregistrant les paroles et les actes de Confucius, compilé probablement par Wang Sou, au IIIe siècle*], un frontispice du Tsing Ti Pao, périodique publié par Liang Ki-tchao [Réformiste bourgeois de la fin des Tsing, né en 1873, mort en 1929] à Yokohama, alors exilé au Japon d'où le journal nous avait été rapporté; et enfin, une figure gravée sur une stèle, dans un tombeau Han, où est représentée une rencontre entre Confucius et Lao Tse [Fondateur de l'école taoïste.

Confucius l'aurait consulté sur les rituels].

J'en retirai l'impression qu'il s'agissait d'un vieux monsieur, fort mince au demeurant, portant une longue robe aux larges manches et une épée à la ceinture ou un sceptre sous le bras.

Ne souriant jamais, il affichait une gravité extrêmement imposante.

Quelqu'un assis auprès de lui devrait avoir une posture si raide et si droite qu'il en aurait les jointures douloureuses au bout de deux ou trois heures; de quoi faire fuir en hâte tout simple mortel.

Plus tard, j'ai fait un voyage dans le Chantong.

Tout en souffrant des hauts et des bas du chemin, je me souvins soudain de notre sage.

Je m'amusais à l'idée de ce majestueux personnage en randonnée dans cette contrée, se faisant alors cahoter dans un simple chariot.

Cette pensée, de toute évidence blâmable, frisait en effet l'irrévérence, et tout confucéen la répudierait.

Mais à l'époque, plus d'un jeune homme partageait ces sentiments peu recommandables.

Je suis né vers la fin de la dynastie des Tsing, alors que Confucius jouissait d'un titre redoutable: « Le Roi de la Culture, le plus parfait et le plus sage » [*A partir de la dynastie des Tang (618-907), tous les empereurs ont conféré des titres d'honneur posthumes à Confucius. En 1645, au lendemain de la création de la dynastie des Tsing, celui-ci obtint ce nouveau titre*] et que, naturellement, la Voie du sage régnait dans l'ensemble du pays.

Le gouvernement obligeait les lettrés à lire des ouvrages spécifiques - *Les Quatre Livres* et *Les Cinq Canons* [*Compilation des quatre livres suivants : Ta Hsiué (La grande étude), Tchong Yong (L'invariable milieu), Louen Tu (Entretiens de Confucius) et Meng Tse (Men-cius). Les cinq classiques désignent le Che King (Canons des Odes), le Chou King (Canons de l'Histoire), le Li Ki (Canons des rituels), le Ti King (Canons des mutations), et le Tchouen Tsieou (Les annales). Les deux séries d'ouvrages constituent des classiques pour les confucéens et des leviers idéologiques pour gouverner le peuple*], à adopter des exégèses [*Un grand nombre d'auteurs ont annoté les uv res classiques de l'école confucéenne. Ici il s'agit des exégèses données par Tchou Hsi (1130-1200), représentant des confucéens de la dynastie des Song du Sud, et autres*] spécifiques, à écrire une forme spécifique d'essai - le pa-kou [*Style d'essai stéréotypé, imposé par les dynasties féodales chinoises entre le XVe et le XIXe siècles, dans le cadre du système des examens officiels. Chaque essai doit se*

composer de huit parties, dont les quatre dernières, le texte de fond, se subdivisent chacune en deux kou (passage), formant au total huit kou. D'où le nom de cette forme littéraire] et à exprimer des opinions spécifiques.

Ces confucéens conformistes savaient tous fort bien que la terre était carrée; mais complètement perdus devant la rondeur de notre globe, ils furent vaincus dans une guerre avec la France et l'Angleterre [Il s'agit des deux guerres de Popium (1840-1842, puis 1856-1860), et de la guerre sino-française (1884-1885).

Chacune d'elles débuta par une agression de la part de l'Angleterre ou de la France et aboutit à une défaite de la dynastie des Tsing], l'une et l'autre inconnues dans *Les Quatre Livres*.

Puis, soit qu'ils aient jugé plus opportun de sauver leur propre peau que de périr en vouant un culte à leur maître, soit pour d'autres raisons, le gouvernement et les officiels, de toute façon, témoignèrent de quelque hésitation dans leur adoration fanatique et se mirent à faire traduire, en puisant sur l'avoir fiscal, les ouvrages des diables étrangers.

Chez des bouquinistes, il est encore possible de trouver des reliques de l'époque: des ouvrages scientifiques classiques tels que le Précis d'astronomie de J. F. W. Herschel, les Principes de géologie de C. Lyell et le Système de minéralogie de J. D.

Dana [J. F. W. Herschel (1792-1871), astronome anglais; G. Lyell (1797-1875), géologue anglais; J. D. Dana (1813-1895), géologue américain].

Mais une réaction était inévitable. C'est alors qu'apparut Siu Tong [*Siu Tong (1819-1909), mandarin réactionnaire de la fin des Tsing, connu pour ses conceptions conservatrices des plus fanatiques. Ayant proposé d'utiliser les Yi Ho Touan insurgés pour encercler les ambassades étrangères, il ne fut pas pour autant l'instigateur secret de ce mouvement. Le Soulèvement des Yi Ho Touan est un mouvement patriotique anti-impérialiste qui eut lieu en 1900. « Grand Secrétaire », dans le système du mandarinat des Tsing, était un poste de haut fonctionnaire équivalant à celui de premier ministre*], Grand Secrétaire, et connu comme la fleur des confucéens à la fin de la dynastie des Tsing.

Non seulement il condamnait les mathématiques comme une théorie des diables étrangers, mais encore, tout en admettant l'existence des pays tels que la France et l'Angleterre, il refusait carrément de croire en celle de l'Espagne et du Portugal; d'après lui, c'étaient des noms inventés de toutes pièces par la France et l'Angleterre, honteuses elles-mêmes d'avoir présenté à la Chine trop de demandes.

Il fut également l'instigateur secret et le chef du fameux Soulèvement des Yi Ho Touan en 1900.

Mais comme les Yi Ho Touan avaient subi un échec complet, le Grand Secrétaire se suicida.

Alors, une fois de plus, le gouvernement décida qu'il y avait beaucoup à apprendre de la politique, du droit, de la science et de la technologie des pays étrangers.

C'était d'ailleurs le moment où je désirais ardemment faire mes études au Japon.

J'y parvins, ayant été admis au Collège Kobun, créé à Tokyo par M. Kano, où le professeur Misawa Rikitaro m'enseignait que l'eau est composée d'hydrogène et d'oxygène, le professeur Yamanouchi Shigeo, que dans sa coquille un mollusque a un « manteau ».

Un jour, le censeur Okubo nous rassembla tous et annonça : « Comme vous êtes des disciples de Confucius, allez donc lui rendre votre culte, aujourd'hui, dans le temple de Confucius à Ochyanomizu [*Un endroit de Tokyo*]. »

J'étais perplexe.

J'ai encore dans mon esprit ce que je me disais alors: «Je suis venu au Japon précisément parce que j'avais perdu confiance en Confucius et ses adeptes. Aurais-je encore, ici, à l'adorer? »

J'étais tout bonnement stupéfait.

Et je suis sûr que je n'étais pas le seul à réagir de la sorte.

Ce n'est pas à partir du XXe siècle seulement que Confucius commença à être déprécié dans son propre pays.

Mencius [Mencius (environ 390-305 av. notre ère), de son vrai nom Keh, alias Tse-yu.

Il a continué et développé les concepts de Confucius, se faisant ainsi l'un des représentants principaux de l'école confucéenne] le critiquait comme « un sage qui suivait les modes du moment. »

En termes modernes, nous pourrions l'appeler tout simplement « sage en vogue ». Certes, s'il ne s'agit pas là pour lui d'un titre dangereux, ce n'est pourtant pas très flatteur. En tout cas, cela ne correspond pas exactement aux faits.

Confucius ne devint un « sage en vogue » qu'après sa mort: de son vivant, il fut en butte à bien des vicissitudes.

Il courait à droite et à gauche, et quoique promu à un moment donné Ministre de la Justice de l'Etat de Lou, il tomba rapidement en disgrâce et dut chômer.

Tour à tour méprisé par des ministres puissants, ridiculisé par des rustres, et même houspillé par des voyous, il a connu la

faim.

Quoiqu'il eût rassemblé près de trois mille disciples, soixante-douze seulement firent preuve de quelque valeur et un seul mérita vraiment sa confiance.

Un jour Confucius déclara, furieux: « Comme la Voie ne marche pas, je prendrai un radeau pour voguer en haute mer. Je suis sûr que Yeou me suivra. »

Ce jugement pessimiste nous donne une idée de la situation.

Mais ce Yeou, plus tard, dans un combat contre l'ennemi, eut le pompon de son chapeau coupé.

En disciple fidèle, il n'oublia pas, même alors, l'enseignement de son maître : « Un gentilhomme ne meurt pas sans chapeau », et il se mit à rattacher son pompon, tandis que son adversaire en profitait pour le tailler en pièces.

Naturellement Confucius fut traumatisé par la perte du seul disciple digne de sa confiance.

A cette nouvelle, dit-on, il ordonna que l'on jetât la viande hachée hors de sa cuisine.

L'on peut dire que le sage eut un meilleur sort depuis sa mort. Comme il ne pouvait plus pérorer, les autorités de tout acabit

se mirent à le blanchir de toutes les manières, jusqu'à ce qu'il fût hissé à des hauteurs vertigineuses.

Néanmoins, en comparaison de Çakyamuni introduit plus tard en Chine, il fait mine de parent pauvre.

Il est vrai que chaque district a son temple de Confucius, mais il s'agit toujours d'un site morne, oublié, où les simples gens ne viennent jamais rendre un culte. S'ils veulent en pratiquer un, ils préfèrent le temple bouddhiste ou un autel destiné à quelque divinité bénéfique.

Si vous interrogez les simples gens sur ce qu'était Confucius, ils répondront naturellement: « un sage », mais ce n'est là que l'écho de la voix des autorités.

Ils respectent et préservent également tout papier jeté portant des griffonnages; mais c'est simplement pour obéir à la superstition qui veut que ceux qui n'agissent pas de la sorte soient foudroyés.

Le temple de Confucius à Nankin est certes très fréquenté, mais c'est tout bonnement parce qu'il offre de nombreuses distractions et que les maisons de thé y foisonnent.

Quoique, dit-on, le Tchouen Tsieou (Les annales), ouvrage dû à Confucius, eût terrorisé tous les ministres perfides et les mauvais fils, personne ou presque ne sait, de nos jours, le nom

d'un seul de ces méchants stigmatisés par sa plume.

Lorsque d'aucuns mentionnent les ministres perfides, on pense généralement à Tsao Tsao [Tsao Tsao (155-220), homme politique et stratège célèbre de l'époque des Trois royaumes, qui a joué un certain rôle historique au moment où prit fin la domination féodale et dispersée des seigneurs de guerre, et où l'unité de la société se forma dans le Nord de la Chine], et on ne le tient pas du sage, mais des romanciers et des dramaturges anonymes.

En un mot, en Chine, les autorités mettent Confucius sur un piédestal, faisant de lui le sage des gens au pouvoir ou assoiffés de l'être, un sage qui n'a rien à voir avec le commun des mortels.

En ce qui concerne les temples de Confucius, les tenants du pouvoir perdent rapidement leur enthousiasme à leur égard.

Comme ils ont des arrière-pensées en encensant Confucius, dès que leur but est atteint, cet outil devient superflu, à plus forte raison s'ils manquent leur objectif.

Il y a trente ou quarante ans, lorsque ceux qui couraient après le pouvoir, autrement dit, ceux qui aspiraient à devenir fonctionnaires, avaient l'habitude de lire *Les Quatre Livres* et *Les Cinq Canons*, et d'écrire des essais du genre pa-kou, les autres taxèrent ces ouvrages et ces textes de « briques pour

frapper à la porte ».

En d'autres termes, une fois les examens passés, ces choses tomberaient dans l'oubli, tout comme on jette la brique une fois la porte ouverte.

En fait, le bonhomme Confucius a été utilisé, depuis sa mort, comme une « brique pour frapper à la porte ».

Un coup d'oeil sur des exemples récents nous éclairera encore davantage.

Depuis le début du XXe siècle, Confucius n'a pas eu du tout de chance, pourtant du temps de Yuan Che-kaï [*Yuan Che-kaï (1859-1916), seigneur de guerre notoire de la fin des Tsing.*

Après la révolution bourgeoise de 1911 qui a emporté la dynastie des Tsing, il usurpa les fruits de la lutte et devint président de la République chinoise.

Afin de restaurer la monarchie, il brada bon nombre de droits souverains nationaux en échange du soutien de l'impérialisme japonais.

Il mourut dans la condamnation générale du peuple chinois]
on se souvint à nouveau de lui : non seulement les sacrifices en son honneur furent rétablis, mais encore on créa des costumes nouveaux et bizarres à revêtir à l'occasion de ces offrandes.

Ce qui fut suivi par la tentative de restaurer la monarchie.

Cette porte ne s'ouvrit pourtant pas, et Yuan Che-kaï périt sur le seuil. Restaient les seigneurs de guerre du Nord qui, dès qu'ils sentirent leur fin approcher, se servirent tout autant de Confucius comme d'une brique pour frapper à d'autres portes du bonheur.

Le général Souen Tchouan-fang [réprimé des insurrections ouvrières de Changhaï, il fut vaincu par les forces armées révolutionnaires de 1926.

Le kottabus, distraction qui avait lieu pendant les repas officiels aux temps anciens. Hôte et invités jetaient successivement des flèches dans un pot, les perdants étaient condamnés à boire du vin.

Dans sa ferveur pour la restauration des anciennes institutions, Souen Tchouan-fang organisa une partie de kottabus à Nankin, en 1926], qui contrôlait le Kiangsou et le Tchékiang, et abattait les innocents en route comme bon lui semblait, ressuscita la cérémonie confucéenne du kottabus.

Le général Tchang Tsong-tchang [*Tchang Tsong-tchang (1882-1932), fameux seigneur de guerre. Gouverneur du Chantong en 1925, il préconisa le culte de Confucius.*

En rendant hommage à son maître, il pratiquait le rituel de la gñuflexion. Les Treize Canons désigne des uvres classiques confucéennes], qui s'était faufile dans le Chantong et qui avait plus

d'argent, de soldats et de concubines qu'il n'en pouvait compter, réimprima *Les Treize Canons* et, considérant la Voie du sage comme quelque chose d'aussi contagieux que la syphilis, choisit un descendant de Confucius pour gendre.

Mais aucun de ces généraux ne réussit à ouvrir la porte du bonheur.

Ces trois individus s'étaient servis de Confucius comme d'une brique; mais les temps avaient changé, et ils échouèrent irrévocablement.

En outre, par cet échec même, ils entraînent leur sage dans une position encore plus lamentable.

Quasi illettrés, ils se ridiculisèrent en s'efforçant de disserter sur *Les Treize Canons* et, à prêcher une chose tout en en pratiquant une autre, ils dégoûtèrent encore plus les gens.

Ceux qui détestent les moines haïssent aussi leur toge, et maintenant que les gens se rendent mieux compte de la façon dont Confucius était utilisé comme un outil dans la poursuite d'un objectif spécifique, leur désir de l'abattre ne fait que s'intensifier.

C'est pourquoi porter Confucius aux nues, c'est fatalement donner lieu à des articles et autres ouvrages qui s'attachent à dévoiler ses défauts.

Même Confucius avait ses défauts, car un sage est en fin de compte un être humain et l'humaine faiblesse est excusable.

Mais si les disciples du sage se mettent en avant et parlent à tort et à travers, présentant telle ou telle revendication en faveur de leur maître et insistant pour que les autres en fassent autant, les gens alors ne pourront s'empêcher d'éclater de rire. Il y a cinq ou six ans, la représentation de Confucius et Nancy [*élèves de l'Ecole normale n° 2 du Chantong le montèrent sur la scène à Kiufou, pays natal de Confucius. L'un des personnages étant précisément leur ancêtre, les forces féodales locales se jugèrent insultées et se plaignirent auprès des autorités. Le Ministère de l'Education du gouvernement réactionnaire du Kuomintang envoya une équipe d'enquête et révoqua finalement le recteur de l'école*] provoqua bien des remous.

Dans cette pièce, le sage semble quelque peu frivole et borné en tant que sage, mais à le considérer comme un être humain, c'est un caractère tout à fait sympathique.

Cependant les descendants du sage furent si offensés qu'ils portèrent l'affaire devant la cour.

Car il se trouva que la représentation avait eu lieu dans la ville natale même du sage, où ses descendants s'étaient prodigieusement multipliés jusqu'à devenir une classe de privilégiés à faire envie à Çakyamuni et à Socrate.

Mais, encore une fois, c'est peut-être précisément la raison pour laquelle des jeunes gens qui n'étaient pas les descendants du sage avaient tenu à monter là Confucius et Nancy.

Les simples gens de Chine, surtout les prétendus ignares, tout en appelant Confucius un sage, ne le regardent pas comme tel. Ils lui accordent leur respect mais n'ont pour lui aucune affection.

Néanmoins, je pense que personne au monde ne connaît aussi bien ce personnage que les prétendus ignares de Chine.

Certes, Confucius avait élaboré des méthodes remarquables pour gouverner le pays, mais il l'avait fait pour régenter le peuple, à l'intention des dominateurs.

Pour le peuple même, il n'a rien fait du tout.

C'est ce que signifie la parole : « Les rites ne s'observent pas à l'égard du petit peuple ».

Confucius est devenu le sage de ceux qui sont au pouvoir et,

finalement, une « brique pour frapper à la porte », c'est en fin de compte ce qu'il méritait.

Nous ne pouvons pas prétendre qu'il n'avait rien à voir avec le peuple, mais je crains que le moins que l'on puisse dire soit qu'il n'avait pour lui aucun sentiment.

N'avoir aucun sentiment pour un sage qui n'en avait aucun pour vous, ce n'est que naturel.

Essayez donc quand vous le voudrez d'aller en haillons et nu-pieds dans un temple de Confucius pour y jeter un coup d'oeil il y a toutes les chances pour que vous soyez éconduit aussi vite que si vous vous faufiliez dans un cinéma chic ou dans un tramway-première classe à Changhaï.

Car, comme tout le monde le sait, cela est réservé aux gros bonnets et aux messieurs: même les ignares ne le sont pas jusqu'à l'ignorer.